

sociation Opos) essaient de renouveler les petits métiers de la vente ambulante, avec des projets de structures portables. Le plus cyniquement concerné propose un accoutrement modernisé, entre esclave et chef de tribu déchu, sponsorisé par Ajax, à l'intention des laveurs de carreaux venus du tiers monde, joint à un tableau de données alarmant sur la condition des émigrés. Dans la même veine, un badge stroboscopique permet aux prostituées de se signaler de loin. Il y a aussi un sac à dos pour les laveurs de pare-brise au feu rouge, ou un ballon avec une immense ficelle permettant de repérer un vendeur de glace sur une plage surpeuplée. Dans la partie « prototypes » de l'expo, on trouve deux radiateurs qui utilisent avec astuce le simple tube de cuivre du chauffage (disposé en cible ou en colonne à ressort). Là aussi, il y a une préoccupation particulière pour l'utilisation du matériau pauvre: du carton ondulé pour une lampe ou un tabouret, des boîtes de soda lacérées pour une applique, de la corde tressée pour une banquette. Avec, en prime, une grosse colère anti-Euro Disney contre la « colonisation américaine », traduite par la main de Mickey à quatre doigts percée d'un énorme clou, servant de père.

La tendance milanaise au syndrome « minimaliste » trouvait son incarnation artistique la plus raffinée dans l'installation de l'architecte Bruno Berberis à la Viarini. « Shine » est un

environnement composé de métal brut et légèrement soudé, où cubes, grillage, étagères ou cadres de néon bleuté retrouvent l'essence d'un objet sans effet de décor, créant un espace de méditation. Même la star post-moderne de l'architecture, Hans Hollein, déclinait une ambiance « alarmante » (selon Ettore Sottsass), avec un lit gouffre entouré d'une bande de bois, un fauteuil archétypal en marbre posé sur du sable, une immense table récupérant des poutres de chantier et posée sur de simples tréteaux, le tout titré: *Simplexity*. On notera encore la très belle exposition de l'association Danese, « Ogetto-Ambiente », huit projets tout à fait inventifs, en polystyrène expansé, qui proposent des solutions de simplicité à petit budget, avec des « structures d'intérieurs » destinées à changer les comportements. Une bibliothèque au recto devient une salle à manger au verso (Grcic), de grands cadres ou fenêtres superposés suggèrent des ambiances transformables (Bellei), une table sur laquelle glisse un rangement vertical à roulettes sépare la zone travail et repas (De Giorgi); une plinthe-moulure encercle la pièce et distribue l'électricité (Szekely); un bloc multifonction, avec douche, lavabo et table, permute les fonctions (Morrison). On ne manquera pas de signaler, *in fine*, les lits maxi-minimalistes, de *Sainte-Thérèse* à *Sainte-Louise*, issus d'une cellule monastique et du cerveau, récemment sanctifié, de frère Philippe Starck.

Pascaline CUVELIER



Sans titre de Florence Paradeis; caisson lumineux (1993).

ARTS

Le petit chat n'est pas mort

Dans un espace bien mince pour son nom de Jules-Verne, quelques jeunes artistes suivent résolument à Brétigny d'« Autres directions ». Des figures du quotidien.

Autres directions

Jusqu'au 30 avril, espace Jules-Verne, rue Henri-Douard, 91220 Brétigny-sur-Orge, 60.84.40.72 (fermé dimanche et lundi). Accès par RER, ligne C, trains Yack, Yéti, Bali.

Le dessus de table est lisse, il glisse vers le fond de l'image. Sur cette surface brune, luisante et cirée de frais se penche une femme d'âge mûr. Comme elle regarde vers l'appareil photo qui attend exactement à la place que nous occupons lorsque nous regardons l'image, elle a le buste et la tête tournés, parallèlement à l'horizontale. Elle semble ainsi écouter la patine de la table, vérifier sa propreté en même temps que d'en mesurer l'horizon lointain. Elle sourit. En face d'elle, une autre image. Dans la même position contournée, un homme d'âge mûr se penche sur les sillons d'une terre potagère proprement cultivée, l'oreille tout près de jeunes pousses. Il sourit aussi. Les deux compositions heureuses sont de Florence Paradeis (1964-) et, comme y sont représentés, respectivement, sa mère et son père, on peut dire ici que « Papa bine et Maman Plizzze » (du nom de la bombe à cirer les meubles, rendue célèbre par son effet glissant). Il y a aussi la grand-mère vêtue d'une robe de chambre de pilou bleu ciel et le zappeur à la main, tandis que, à côté de son fauteuil, est érigée la composition improbable d'une colonne surmontée d'une grande lampe de chevet. Elle nous regarde, nous qui occupons ici la place de la télé.

Ces tableaux de famille sont l'un des thèmes de l'exposition « Autres directions » qui réunit 5 jeunes artistes (1) dans un espace dénommé Jules-Verne. Le terme pompeux d'espace

est très fallacieux puisqu'il n'en offre guère et qu'autour d'un auditorium se chevauchent bibliothèque ou médiathèque et lieux d'exposition. Le seul avantage de cet endroit fourre-tout est qu'il met en circulation un art contemporain que les enfants ou leurs parents peuvent découvrir sans l'avoir cherché.

Les histoires de famille filmées par Joel Bartolomeo (né en 1957) et compilées en un programme vidéo d'une heure environ, y ont, paraît-il, un franc succès. On y voit deux charmants bambins (des jumeaux, une fille et un garçon) introduisant un pinceau, plop plop plop, dans des pots de couleur pour obtenir un mélange marronasse dont ils se couvrent le corps pour notre plus grande jubilation (« avec ma sœur, nous avons abandonné la barbouille pour explorer l'Art caca »).

Ou bien cette merveilleuse scène de vacances où la petite fille a décidé que le petit chat devait dormir coûte que coûte, et qui s'énerve à mesure qu'elle lui flanque des couvertures sur la tête, que le chat s'ébroue, qu'elle le tape de plus en plus fort, et que le suspense monte à mesure qu'on oublie Agnès (de *l'Ecole des femmes*, de Molière) puisqu'ici le petit chat n'est pas mort.

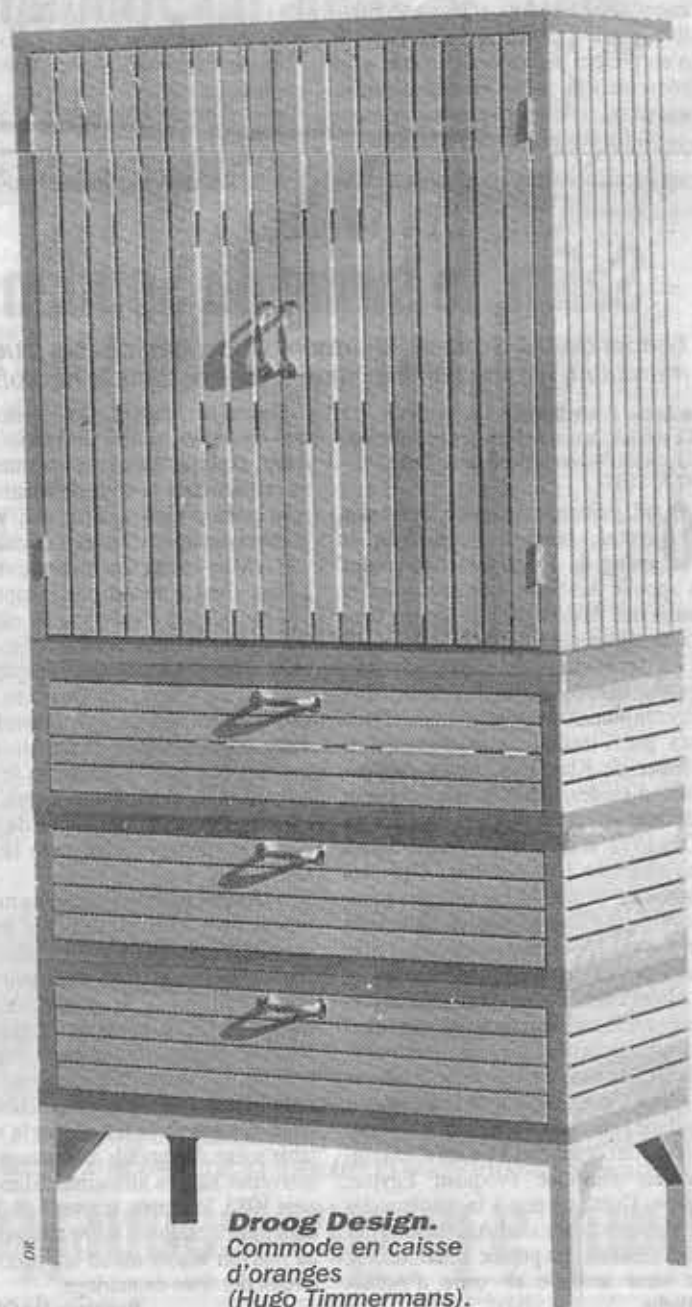
Ces saynètes familiales ne dépassent jamais quelques minutes, laissent parfois entendre le voyeurisme de la caméra (« je t'ai dit que je ne voulais pas que tu me filmes quand je mange »), comme si la vie quotidienne se construisait désormais pour l'objectif comme une suite de scripts découpés dans le flux journalier. Ou plutôt: la vie quotidienne y est déjà reconstruite pour l'avenir. Prête à ser-

vir. Car le personnage absent, le compagnon de la femme et le père des enfants qui apparaissent à l'écran, prend place dans la narration en ayant changé de génération. Le narrateur, celui qui commente les films en les tirant, n'est en effet pas le père de famille, mais le fils, qui raconte déjà au passé, comme vingt ans après.

Quant à Alain Bernardini (né en 1960), il utilise la projection de diapositives pour raconter ses visites, hebdomadaires depuis 1988, au parc municipal Bellevue de Livry-Gargan. Par ses pulsations mécaniques qui poussent inexorablement la succession des images fixes, ce dispositif inscrit le temps et la répétition dans le champ de la figuration. D'autant qu'Alain Bernardini dessine d'après ces projections dont il suit les contours au crayon, à même le mur. La vue du parc municipal dans ses activités journalières (promenade rituelle d'un chien, parcours d'un usager, bac à sable...) est alors commentée dans tous ses détails, y compris ceux de la prise de vue photographique. Deux types de descriptions ainsi se jouxtent: celle, exhaustive, de l'habillement d'un jardinier et celle d'un « immeuble très flou ». Sur le même plan: qui nous place devant et derrière l'image.

Elisabeth LEBOVICI

(1) Outre les trois artistes dont il est ici question, sont aussi présentés: Marie-Ange Guillemot, qui propose une prestation moins probante que l'extraordinaire bande vidéo (où elle tripotait sur elle des sortes de poupées ou de boudins de tissu remplis de sable), montrée récemment lors de l'« Hiver de l'amour » au musée d'Art moderne de la ville de Paris; et Philippe Mairese, créateur d'une agence de photos trouvées, laquelle ne trouve pas vraiment sa finalité.



Droog Design. Commode en caisse d'oranges (Hugo Timmermans).